

## Wittgenstein : interpréter et comprendre

par Christiane Chauviré

On peut soutenir que Wittgenstein ne s'est jamais occupé que du sens tout au long de son œuvre, quoique de deux manières très différentes, dans le *Tractatus* – où il offre une théorie substantielle, voire dogmatique, du sens, et dans sa seconde philosophie, où il en grammaticalise le problème. Le second Wittgenstein ne fait pas que retravailler la notion de sens proposée dans le *Tractatus*, il innove, mais il avance moins une nouvelle théorie du sens qu'il ne nous invite à nous défaire de tout questionnement platonicien du genre « qu'est-ce que le sens ? » et à nous défier des réponses substantielles à cette question. Plutôt il examine la manière dont nous manipulons les signes mentaux ou externes, et repositionne la question du sens de ce point de vue : c'est dans l'usage des mots et autres signes que se déploie et se manifeste un sens qui n'a plus rien d'un « corps de signification » ou d'une entité close et séparée du langage comme chez Frege ; et c'est dans l'usage que les signes prennent vie, suscitant un effet de sens. Ainsi conçu, le sens est immanent au langage ordinaire (ou à d'autres systèmes de signes) auquel il ne saurait être arraché. C'est sur cette base que se pose, et se résout, la question de l'interprétation des signes. Que nous révèle l'examen de l'usage des signes ? Que « penser est essentiellement l'activité qui consiste à opérer avec des signes », selon la célèbre formule du *Cahier bleu*. Que nous révèle l'examen de la grammaire du mot « penser » ? Que le verbe « penser » est un verbe de capacité, tout comme vouloir dire, interpréter, comprendre, et plus généralement tous les verbes psychologiques. Wittgenstein aborde la question du sens en interrogeant la grammaire de ce mot, ainsi que celle des verbes comprendre et interpréter. Façon pour lui de dépsychologiser les verbes psychologiques. On verra ainsi se dégager à partir des années 1930 une entente intransitive du verbe comprendre, que Wittgenstein a tendance à opposer à interpréter, comme nous le verrons dans cet article. Mais pour mieux faire saisir son propos il faut donner quelques éléments de contexte. À partir des années 1930, Wittgenstein s'oppose aux conceptions causales de la compréhension, notamment celles de Russell, Ogden et Richards, qui ne se posent le problème de la compréhension que sous l'angle de sa causation : le fonctionnement des signes serait un enchaînement d'opérations causales effectuées sur nous, la compréhension en serait l'effet. Il est par ailleurs conceptuellement intéressant de contraster le point de vue wittgensteinien et l'approche sémiotique de Charles Sanders Peirce. On sait que Wittgenstein a au moins feuilleté l'ouvrage célèbre de C.K. Ogden et L.A. Richards, *The Meaning of Meaning*, coupable à ses yeux d'exposer une telle conception causale et behavioriste du fonctionnement des signes exerçant sur nous leur action, ainsi que l'appendice peircien du livre. S'il n'évoque jamais ce dernier (et on peut douter qu'il l'ait lu), on rencontre néanmoins chez lui au début des années 1930 une problématique de l'interprétation (*Deutung*) indéfinie des signes les uns par les autres qui semble prendre le contre-pied des idées sémiotiques de Peirce. Autant en effet la progression infinie des signes « interprétants » est un motif positif chez Peirce, autant c'est un motif négatif, une fuite en avant, chez Wittgenstein. On connaît l'aversion du philosophe pour tout ce qui est régression ou progression, toujours vicieuse, à l'infini. Il s'en prend à l'idée que pour comprendre un signe, il faut l'interpréter, car devoir interpréter un signe nous amène à interpréter l'interprétation, et ainsi de suite à l'infini, nous entraînant dans une régression vicieuse (*Cours de Cambridge, 1930-1932*, p. 32, 44, 59 ; *PU* § 87). Pour autant, il n'en récuse pas moins l'idée d'un signifié terminal qui serait la dernière interprétation, ce qui soulève immédiatement une difficulté : celle de consentir à l'inachèvement constitutif de toute explication : « “Mais comment une explication peut-elle m'aider à comprendre, si elle n'est jamais vraiment la dernière ? Alors l'explication n'est jamais achevée ; et je ne comprends donc toujours pas, je ne comprendrai jamais ce qu'il veut dire !” – Comme si une explication qui n'était pas étayée par une autre restait, pour ainsi dire, en suspens. Alors qu'une explication peut certes reposer sur une autre que l'on a donnée, mais qu'aucune n'en

exige une autre – à moins que nous n'en ayons besoin pour éviter un malentendu » (PU § 87). C'est donc à cela, et à cela seulement, que servent les suppléments d'explications : « à écarter ou prévenir un malentendu... mais non tout malentendu que je pourrais imaginer » (ibid. ; c'est peut-être une pointe contre le doute universel de Descartes), et ce, dans un jeu de langage bien particulier (autrement dit, là aussi, il faut en revenir à la pratique quotidienne du langage pour la scruter dans son usage ordinaire au lieu de s'inféoder à la philosophie, un jeu de langage très peu ordinaire qui nous fait oublier cette pratique et sa souveraineté, l'usage étant souverain et porteur de normes immanentes pour Wittgenstein).

Le philosophe a donc deux bêtes noires sur ce sujet dans les années 1930-1932 : une certaine forme d'herméneutique (selon laquelle comprendre un signe, c'est le remplacer par un autre signe, puis ce dernier par un autre, etc., comme dans la sémiotique de Peirce), qui engendre une régression à l'infini, et l'idée d'un signifié terminal qu'il remplace par la thèse selon laquelle l'explication par les raisons a toujours une fin : le « roc dur » de la simple constatation. En outre le Cours de 1930-1932 (p. 9) prend à partie Ogden-Richards, ainsi que Russell, comme représentants de la conception causale du fonctionnement du langage, tant critiquée par le philosophe viennois : il les accuse de faire du rapport entre le langage et la compréhension qu'on en a une relation externe et causale, au lieu d'y voir une relation d'ordre interne, c'est-à-dire a priori. À cette conception internaliste répond un intérêt pour le phénomène de la compréhension intransitive, directe (pour peu qu'on ait appris la langue ou le système de notation), qui s'oppose à l'interprétation, et se signale par des réactions appropriées. Une thèse lourde de conséquences, notamment en matière d'appréciation esthétique.